

Jean GLINEUR



Photo : © Piérart, Bruxelles

Par André DOMS

1990

L'histoire des lettres (comme celle des arts) doit être constamment refaite : tant de valeurs changent, tant de méconnus, voire d'inconnus, qu'on découvre! Songeons à l'énorme quantité d'oeuvres perdues à tout jamais, ou disparues sans même qu'on en sache rien. C'est ainsi qu'il en est allé de la poésie de Jean Glineur.

Jeune écrivain, salué de nombreux éloges, il s'engage dans la vie littéraire, collabore à plusieurs revues, en anime une lui-même mais ne se décide pas à publier en recueil. Au bout d'une douzaine d'années, les hasards et les nécessités de la vie l'éloignent des lettres, sans qu'il cesse pour autant de se sentir poète. Mais après avoir été cité parmi les meilleurs écrivains belges, voilà qu'il disparaît de la scène littéraire et que son nom est oublié, même des amateurs éclairés. Ce n'est qu'après son décès (1969) et suite à la publication par sa veuve de *Poèmes retrouvés et posthumes* qu'on reparle un peu du poète Glineur. Soudain, un ami de jeunesse, compagnon d'études à l'Université de Louvain, le Docteur Renard, révèle une liasse de manuscrits - des proses et des poèmes

proches du surréalisme – que l’auteur lui-même n’avait pas conservés et qui permettent de restituer, et de resituer une oeuvre attachante, importante aussi parce qu’elle oblige à reconsidérer la production poétique des années 1924 à 1939. Bien que touché par le surréalisme et se déclarant fidèle à sa méthode, Glineur n’appartenait pas au groupe surréaliste belge, lequel ne retint pas le nom de cet ami lointain...

Serait-ce un signe des temps? Voici qu’en ce vingtième anniversaire de la disparition de Glineur, Achille et Christine Béchet redonnent place à sa poésie et à son action dans leur livre-album sur les *Surréalistes wallons* (Éd. Labor). Penchons-nous à notre tour sur l’homme et le poète.

Biographie

Jean Glineur, né à Binche le 29 mai 1906, mourut à Bruxelles le 31 mai 1969 ; il est donc le contemporain absolu d'un autre poète hennuyer, le surréaliste Achille Chavée. Issu d'une famille bourgeoise, aisée et cultivée, il dit ses études à Binche, puis à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles et à l'U.C.L. où il s'intéresse autant à la médecine ('il se spécialisera plus tard dans la gestion hospitalière) qu'à la vie estudiantine, aux cercles littéraires ou à la philosophie (il décroche un diplôme, inattendu, de bachelier en philosophie thomiste en 1926) ; mais il poursuivait en fait des études de droit, qu'il interrompit, reprit à l'Université de Liège pour les achever au Jury Central en 1934. C'est que la poésie l'avait intensément sollicité dès 1923, qu'il avait participé à la vie de plusieurs jeunes revues (dont les *Cahiers de la jeunesse catholique* et *La nouvelle équipe*), qu'il avait même fondé sa propre revue à Charleroi, *le Soupirail* (six numéros en 1928-29) ; il s'y montrait accueillant aux esthétiques nouvelles, notamment au surréalisme, saluant le jeune Éluard, présentant l'oeuvre picturale de Magritte, Eemans, Frits Van Den Berghe, publiant des poèmes de Verboom, Mesens, commentant Nougé ou les jeunes compositeurs français (les «Six») et belges (Quinet, Souris, etc). L'estime que valut à la revue cet esprit d'ouverture ne put cependant la sauver des difficultés matérielles. L'existence du poète aussi devint plus difficile : la mort de sa mère, encore jeune ; un premier mariage (1930) malheureux ; la nécessité de prendre un emploi à la Commission d'Assistance Publique de Bruxelles (où il fit d'ailleurs toute sa carrière) et de le doubler de charges supplémentaires (l'enseignement, entre autres). Dans ce climat d'échec et de tensions, son activité poétique se restreignit peu à peu et il s'éloigna aussi pour de bon de son éducation catholique comme de la foi, tout en demeurant profondément tolérant. Il fit la campagne des dix-huit jours sur la Lys (1940). Séparation, divorce, puis rencontre de sa compagne en 1946, Josée De Causemaker, qu'il épousa en 1951. Sa vie d'équilibre, son

activité professionnelle se développe heureusement : chargé de cours à l'U.L.B., il rédige nombre d'ouvrages juridiques. Sans ces dernières années, Glineur voulut relancer son travail poétique, en faisant plus appel à l'expérience vitale qu'aux feux de l'imagination, mais le destin ne le lui permit pas et seuls demeurent quelques rares poèmes qui ne peuvent rendre compte de son projet mais redisent la tendresse et l'amour qui n'avaient pas cessé de nourrir l'existence de l'homme et du poète.

Bibliographie

On sait que Glineur n'a publié de poèmes qu'en revues. Il travailla à plusieurs recueils, sans en faire aboutir aucun, et toute reconstitution reste par là conjecturale. L'examen des manuscrits a cependant permis de déterminer quelques ensembles, certes incomplets mais correspondant à des paliers d'évolution. Après quelques textes d'inspiration symboliste (un «écolage»), Glineur découvre Rimbaud, Apollinaire et surtout le **Manifeste du surréalisme** d'André Breton (1924). Il écrit alors des poèmes en prose **Morte-saison**, 1925 ou en vers livres **Contretemps de la mer**, suivi de **L'oeuf de Colombe**, 1926 à 28, largement inspirés par les libertés d'écriture nouvelles et qui relèvent quelquefois de l'«automatisme», consistant à noter les dictées de l'inconscient en l'absence de tout contrôle rationnel ou autre. Glineur rappelait lui-même, vers 1945 :

animé d'une imperturbable inconscience, bousculé et poussé en avant par je ne sais quelle foule de démons, j'écrivais sur des bouts de papier qui volaient ensuite autour de moi comme des feuilles mortes prises par le vent, les choses les plus folles, les plus incontrôlées « passe-par-la-tête ».

Il retouchait bien certains textes, comme le firent les plus grands surréalistes, mais ce n'est que vers les années '30 qu'il s'attacha à des révisions plus radicales, à de vraies recompositions. L'inspiration lyrique et onirique demeure mais coulée dans une forme de plus en plus surveillée et régulière. Son recueil le plus achevé est ainsi **Enfance de l'art** (1931-36) : d'anciennes proses, considérées comme simple matière première, y sont rigoureusement élaguées et voisinent avec des poèmes d'inspiration nouvelle pour tenter de mieux accorder la poésie avec tout

l'être, «le sens exact des choses simples, leur chaleur de vie», des «paroles rares et pleines de sens par opposition au bavardage». Les derniers poèmes de Glineur n'ont d'ailleurs fait que confirmer cette orientation en la teintant d'un intimisme indépendant de toute école.

Texte et analyse

Biographie

Cet homme était curieux à voir. Il ressemblait à tous ses frères. On le montrait du doigt. On se moquait de lui. On ignorait ses merveilles. Il avait un palais de neige et se nourrissait uniquement d'étoiles fondues. Il lisait CLARTÉ. Au dire de ses amis, il n'entretint point de commerce avec les femmes. Au lever du jour, il s'accordait sur des fils d'air qu'il connaissait par coeur, et de ses mains croulaient des voiles, croulaient des ondes où voguait un bateau de cristal. Souvent il se sentait aux lèvres une douce envie de créer plus encore. Il s'appuyait alors sur un nuage et plongeait en spirales. Dans sa chute, il emportait, sous le ventre, des lambeaux de légèreté. Un jour, il s'affola de sa propre puissance. Lui qui jamais n'avait appelé, il souleva des bras pleins d'appels. Pour retraite, il choisit un bloc de vide situé à proximité d'un bassin de natation. Il offrit à l'azur le reflet de son visage, pour la dernière fois. Puis, les bras en croix, il s'enlisa avec une touffe de songes aux dents.

Il s'agit d'une prose, sans paragraphes, d'un seul tenant. Comme le titre l'indique, «biographie», cette **narration** fait brièvement le portrait d'un homme, jusqu'à son décès ; elle est donc rédigée au passé.

Notons ici que ce texte est extrait de l'ensemble **Morte-saison**, daté de 1925 (Glineur a 19 ans), et qu'il fut sauvé par le Docteur Charles-Ernest Renard. (voir introduction).

Malgré son unité apparente, sa massivité, le texte se laisse assez rapidement dissocier en trois sections :

a) les 5 premières phrases (courtes) font une **introduction** : l'homme qui **ressemblait à tous ses frères** n'est pourtant pas « monsieur tout-le-monde » puisqu'il est un objet de curiosité, de scandale (**on le montrait du doigt**), de moquerie. Son « apparence » est ordinaire mais **on ignorait ses merveilles**, évidemment intérieures.

b) développement : des dites « merveilles », à savoir :

- palais de neige)irréalités blanches, fontes.
nourriture d'étoiles fendues)
 - CLARTÉ : les lettres capitales signalent un programme ; par opposition aux quotidiens où l'on peut lire des noirceurs ou surtout des tromperies, l'homme lit un journal, « clair ».
 - sans rapport avec les femmes : notion de pureté (Glineur était catholique engagé à ce moment).
 - au lever du jour : quand il commence à faire clair.
 - s'accouder : non à quelque parapet matériel mais à des fils d'air, aux lignes invisibles qui structurent et soutiennent l'espace. Les vraies réalités ne sont pas les tangibles.
 - croulaient : des voiles (blanches), un bateau de cristal.
des ondes (l'écume blanche des vagues)
- Tous ces éléments convergent vers une notion de **blancheur** (à peine teintée d'un bleu marin ou d'azur) qui s'accroît jusqu'à la pureté et la transparence (l'air, le cristal).

Cette énumération de « merveilles » conduit le poète à son thème : il se sent aux lèvres (le poète parle, chante) « une douce envie de **créer** plus

encore». La **biographie** est donc celle d'un « créateur » dont la recherche de pure transparence devient plus exigeante encore :

- il s'appuie désormais sur un nuage blanc et s'abandonne en chute libre et légère ; mais ces « lambeaux de légèreté » même empêchent la chute d'être verticale comme celle d'Icare ; elle se fait en spirales, rappelant des vols d'oiseaux.

c) **épilogue** : soudain, un sentiment de **vertige** et de **solitude** ; affolé par sa propre force créative, il fait appel (apparemment en vain) aux autres hommes, ses frères. Remarquer l'image : les appels de bras deviennent des « bras pleins d'appels ». Alors s'impose l'idée d'une « retraite », d'un retrait de la vie. Non dans la réalité matérielle, noire et trompeuse, mais dans un « bloc de vide » – symbole aussi de l'absolu –, et non loin d'un bassin de natation. Cette précision peut faire sourire mais, outre qu'elle rappelle le thème de la mer et de l'eau, elle amène la notion d'immersion dans un « milieu » physique différent, disons « aquatique », auquel beaucoup d'écrivains de l'époque, et surtout les surréalistes, furent sensibles. André Breton, par exemple, auteur en ces années de *Clair de terre* et de *Poisson soluble* (1923-24), multiplie les scènes de profondeurs marines où des femmes, des nageuses, glissent comme des messagères de la Beauté nouvelle. Si le catholique Glineur s'écarte précisément de ces Eves fluides, il retient en revanche l'aspiration du créateur à une sorte de suspension, de flottement, où serait contrariée la lourdeur de l'attraction terrestre - n'importe que ce soit l'élément marin ou le vide. Enfin, après une ultime « offrande » de soi à l'azur, le créateur se sacrifie : les bras en croix (rappel du Christ), il s'enlise, il meurt, en s'entêtant à mordre « une touffe de songes », ses rêves, ses idéaux.

On voit que ce poème-narration est presque **monochrome**, comme on parle en peinture d'une toile « blanc sur blanc ». Fondé sur le paradoxe entre l'apparence (ordinaire, matérielle, trompeuse) d'un homme, et la réalité de sa vie intérieure (merveilleuse, immatérielle, idéale). Le sacrifice final est sans doute moins un suicide, au sens propre, qu'une « retraite », un abandon du créateur. On pourrait penser que Glineur avait pressenti son propre retrait de poésie mais il est alors un poète à peine débutant et ne

cessera d'écrire, momentanément, qu'une douzaine d'années plus tard (vers 1937). Il est donc préférable de ne pas lire ici une facile prémonition mais l'irrémissible tension entre le rêve et le réel, ce conflit que ressent vivement tout être jeune et que le poète Glineur allait s'efforcer justement de réduire dans et par sa poésie.

La poésie nous est permise...

*La poésie nous est permise,
L'eau met sa barbe au jardin.
La femme est douce à nos visages
Comme un sein plein de lait.*

*Petits enfants, nu-pieds dans les sandales
De la frayeur nocturne,
Si le vent souffle à travers l'âme aux carreaux cassés,
Si la main tremble, si la porte claque,*

*Appelez-moi !
De mon sommeil, j'accours,
Cavalier des songes.*

- À considérer d'abord les trois strophes de ce court poème (deux quatrains suivis d'un tercet), on songe à un sonnet incomplet ; d'autant que **L'enfance de l'art** (1931-1936), dont cette pièce est extraite, est le recueil où Glineur a le plus régularisé son écriture. Cependant :

- on n'y découvre aucune rime ; rien qu'une assonance en a (visages, sandales, claque). Les terminaisons des vers présentent au contraire une gamme variée de coloris phonétiques, s'assombrissant en finale (i, in, é, u, è, wa, ou, on).

- il n'y a aucun rythme régulier : (8/7/8/6) (10/6/13/10) (4/6/5 ou de préférence 6 pour ce dernier vers où l'on prononcerait une diérèse : ca-va-li-er).

Donc, 11 vers libres, sous tous les rapports.

Premier quatrain :

- *La poésie nous est permise* : ce premier vers, qui donne son titre au poème, paraît étrange : songe-t-on à interdire la Poésie ? Rappelons-nous pourtant que les poètes n'ont pas toujours été appréciés par l'autorité, qu'à côté des officiels (souvent pénibles) une majorité de poètes nourrissent des vues dont l'idéalisme se heurte aux imperfections de la société. Platon avait banni les poètes de sa République, et qui n'a pas entendu parler des censures, parfois des persécutions qu'ont subies nombre de poètes sous des dictatures (de droite ou de gauche ?) Mais « permise » signifie-t-il « autorisée » à la lumière des vers suivants ?

- *L'eau met sa barbe au jardin* : ce qui revient à dire, en rétablissant la construction inversée, que l'eau, la pluie, pare le jardin d'une barbe : les filets d'eau qui s'égouttent des branches en chutes parallèles.

- vers 3-4 : le regard, qui s'est amusé à contempler un paysage pourtant maussade, se tourne vers l'intérieur d'une maison où règne la douceur féminine. Mais la comparaison du v.4 renvoie à la double image de l'épouse et de la mère. Glineur avait eu de sa première femme un fils, qu'il évoquera plus tard (dans un poème d'après 1945), devenu jeune lycéen :

*Aujourd'hui quand tu rentres en ta maison
Le soir, tu fais encore sonner
Encore et toujours sonner les clochettes
De la langue romaine en te penchant
Avec ton enfant, joue contre joue,
Sur la version latine. Tu lis
Le soir, sous la lampe, dans l'odeur
Des livres neufs et de la percaline
Que les servantes du pirate ont préparé
Le repas, ont de roses orné la table*

*Et que pour leur labeur et leur joie
Elles reçoivent les louanges de leur maître.*

Ce quatrain présente donc une scène de vie d'un couple. Si la Poésie – avec une majuscule de majesté – y est «permise», c'est moins qu'elle soit «autorisée» que simplement «possible», «loisible», qu'on puisse la découvrir, se la «permettre», sans grands effets ni déploiements, dans le cadre de l'intimité familiale. On croit que Glineur est avant tout un poète de la sensibilité amoureuse, de la tendresse, qu'il a réellement semée dans sa vie quotidienne. Encore faut-il que cette quotidienneté n'étouffe pas l'être comme un voile opaque, que la puissance du cœur y fasse, littéralement, **merveille** en rendant les êtres et les choses comme transparents. Dans un autre poème, Glineur fait appel à l'image d'une lanterne magique :

*Projetons des vues en couleur
dans le fond de ta gorge
qui est un oiseau qui chante
dans les branches de tes bronches*

C'est en cela que la Poésie est «permise», nécessaire, voire indispensable à cette transformation du banal en merveilleux, à cette **métamorphose**.

Deuxième quatrain :

- *Petits-enfants* : le poète s'adresse généralement à tous les gosses qui, un jour ou l'autre, vont *nu-pieds dans les sandales/De la frayeur nocturne*. Cette image, ramassée, fait choc par le déplacement des rapports logiques : réveillés de nuit et apeurés, les enfants enfilent leurs sandales, mais le poète attribue ces sandales à la Nuit qui est souvent une personnification de la Peur.

- vers 7 : autre image, où l'âme est considérée comme une demeure (intérieure) ; le vent de la peur y pénètre par effraction comme la tempête

(extérieure) a pu briser les vitres. Les univers externe et interne s'interpénètrent; de la réalité au rêve, la distance se réduit jusqu'à s'annuler – significativement, chez un poète qui a connu le surréalisme – dans une manière de prolongement de la sensation.

- vers 8 : descriptif et circonstanciel. Visualisation.

Tercet

- *Appelez-moi* : l'enfant doit crier, appeler au secours, – solution unique pour sa frayeur, et aussitôt

- vers 10 : le père, qui dormait, bondit *de (s)on sommeil, accourt* rassurer les enfants, pareil au

- *Cavalier des songes* : le héros sauveteur et bienfaiteur; sans être forcément un «chevalier», il accourt cependant à cheval, parce que son intervention protectrice sera de la sorte plus rapide, plus impressionnante. Rappelons, bien que ce ne soit qu'accessoire ici, que le dieu grec de la Poésie, Apollon, courait le ciel sur un char tiré par des chevaux et que Pégase, fabuleux cheval ailé, avait fait jaillir d'un coup de sabot, selon la mythologie gréco-romaine, la fontaine symbolique où l'on puisait l'inspiration poétique.

Petite conclusion de ce qui est mis en évidence dans les deux analyses :

Si l'on voulait rapprocher les deux textes analysés, on y trouverait la présence primordiale du **rêve**; mais si la prose de *Biographie* le raconte et lui donne une issue fatale, le poème (de peut-être dix ans postérieur) n'y fait plus qu'une référence et confie à l'affection le rôle du sauveteur. La poésie n'est plus seulement une force créatrice libre et quelque peu affolante, mais une manière de bienfaitrice, un recours contre les dangers et les frayeurs qui menacent la vie. Son rôle s'est **positivement humanisé**. On mesure par là l'évolution du poète lui-même.

Extraits

J'entends le rire qu'on prépare derrière la cage de verre. Je me rappelle le triangle bleu qui me mord l'épaule gauche. J'ai peur de Dieu. Dans l'ombre, je vois le feu du plus beau des visages m'épier. Je voudrais que la voix que j'ouïs se fit chair. Je m'élancerais et je piquerais son grand sommeil de sable d'un lumineux poignard d'où la mort coulerait pleine d'étoiles. Je n'ose point croire que je coupe tous les fils, un à un. Je n'ose point croire que je plonge du haut d'une tour pour tomber dans des bras inconnus. Voici le vertige creuser le milieu de mon corps, au dedans, comme un axe.

(Morte-saison.)

Cheval de nuage

L'homme qui passait sa vie à regarder bleuir ses ongles, passait sa vie à sonner aux portes, à frapper aux fenêtres.

Des traces de pas dans la neige, c'était pour le détective une piste parfaite. Pourvu, disait-on derrière moi, pourvu que la lune ne se mêle pas encore de jouer aux cartes ; elle ne connaît pas le jeu et triche sans le vouloir. Si on l'engueule, il pleut.

Quelqu'un s'approche et me salue jusqu'à terre : c'est une grande jeune fille. Elle a l'air doux ou dur selon qu'elle tourne la tête à gauche ou qu'elle la tourne à droite. Elle bourre ma pipe avec une boucle de ses cheveux ; et de cette fumée sort le cheval de nuage qui donne le titre de ces lignes écrites à l'encre rousse.

(L'oeuf de Colombe, 1927-29.)

La vie de travers

*Toutes les cheminées
penchent du même côté
le feuillage des briques éclatera
jusqu'en nos poitrines
et dans nos mains*

*On se tient mal en équilibre
Les arbres s'en vont en patrouille
et quand on tire dessus
ils ne tombent pas
mais se mettent à rire aux éclats
de toute leur écorce blessée*

*Les enfants tremblent de froid dans les rivières
l'eau qui a peur
arrête de couler pour mieux prêter l'oreille
et se venge
et tout à coup
se change en cage transparente.*

(Une première version, parue dans *Le soupirail* n°4, mai 1928, disait :

*« et se venge
en se changeant tout à coup en cage transparente
Plus jamais on ne verra des enfants sur la terre ».)*

(L'oeuf de Colombe, 1927-29.)

*Des arbres de verre poussaient chargés de voix
Les fruits analogues au fond de leur caverne d'azur
Glissaient autour de nous comme des ailes de paille*

*Et le vent lâchait son équipage au-dessus du pont
Où nous criions à tut-tête amour misère terreur*

*Sonore élan de mes plaines où tourne l'araignée
Mon visage émacié dans son miroir de soie
Paisiblement j'ai vécu dans les monuments de l'ardeur
Je suis resté des nuits entières sans voir ces bras
Qui se transforment légèrement en fumée*

*L'animal doux et roux biche tombée des nuages
Les enfants qui volent avec leurs étoffes vives
Et ce couple comme des mains en prière
Ensemble nous avons pris le chemin du paysage
Rempli de flottilles d'oiseaux à la gorge flûtiste*

(*Carnet*, daté de 1930-35.)

À travers tout (à Jules Supervielle)

*Les nageuses passent à travers l'eau
Les voix passent à travers les murs
Les nageuses passent à travers les murs
Et les voix passent à travers l'eau*

*L'eau passe à travers les dents
Mes gestes passent à travers son corps
Les âmes passent à travers la mort
Les moutons passent à travers les haies*

*Le vent passe à travers les oiseaux
La soif passe à travers la gorge
L'haleine des moutons passe à travers les haies
Et l'homme dégringole les étages de son coeur*

(*L'enfance de l'art*)

Jean GLINEUR - 20

Je vous laisse courir...

*Je vous laisse courir les vertes barricades
De l'amour et de la tendresse
Mes paroles, légers délires.
Quand mes mains dans le vent s'agitent
Et que ma voix se fait une voix qui soupçonne,
Ma gorge, entr'ouvrant sa blessure, émet un son
Si trouble qu'en sursaut je m'éveille à moi-même
Et que je me retrouve, avec l'odeur humaine
De ma fatigue, au creux d'une terre étrangère.*

*Beau pays musical dont j'ignore la langue,
Les mouettes de l'amertume ont survolé
Vos fleuves tièdes cet hiver.*

*Sur le seuil des maisons,
Ce sont de grands vieillards
Qui se taisent pour mieux entendre
Dans la demeure de leur corps
La triste guitare du sang
Moduler ses derniers accords.*

(L'enfance de l'art)

Aquarium du sommeil (à Charles-Ernets Renard)

*Les poissons s'étalent dans nos rêves
pareils à des langues mystérieuses.*

*L'obscurité est tout à coup si mauve
Qu'on respire par des pailles.*

*Une vitrine titube et tombe,
Ouvre les deux bras et meurt.*

*Et tombe comme un ivrogne.
Toutes les bouteilles qu'il a bues*

*Se cassent en mille morceaux
Sur le trottoir où la nuit trotte.*

(L'enfance de l'art)

À l'heure où la nuit...

*À l'heure où la nuit sur ton corps
Pose de silencieux baisers,
Et que tu trembles
Comme toutes les feuilles du peuplier ;
À l'heure de la peur bleue,
Les grilles de tes mains se referment
Sur le parc d'un peu d'herbe aux paupières.*

*Les murmures de l'eau, les oiseaux dans l'oreille,
Le cadavre du jour sur un lit d'orties blanches,
La coquille de nacre entre ses cuisses pâles,
Le vent qui se flagelle au sommet des montagnes,
Un enfant lumineux qui marche sur la mer,
Tes soupirs que je cueille à l'amandier de l'ombre,
L'épave de la lune enlisée dans le sable,
La mémoire du sang qui gonfle notre peau...*

*Me tiennent lieu de sommeil
Si je te regarde plus vite qu'en songe,
Si je t'enlace de mes bras de larmes
Et que ma vie se couche
À mes pieds, comme un épagneul.*

(L'enfance de l'art)

Réveil

(à Édouard Badon)

*Tandis qu'un oeil s'entr'ouvre au fond de vos paupières
Tandis que votre voix devient un cri léger
Et plus triste que les cheveux d'une noyée
Un cri léger l'amertume aux lèvres gercées
La cassure de l'heure a grincé dans la lune
Un flot de sang un flot d'injures ont coulé
L'eau s'est mise à crier à coudre à se lécher
Avec un bruit de chiens d'ossements qu'on remue
La salive a giclé d'une bouche d'argile
Le blé fait bourdonner son violon de paille
Les serpents ont bagué le plus gros de leurs doigts
Les chevaux endossé leur cuirasse vernie
Des pièges sont tendus comme une écuelle vide
Le vent semble implorer une robe de bure
L'enlace tendrement la baise entre les cuisses
La trompe du silence agite une clochette
Tandis qu'un oeil s'entr'ouvre au fond de vos paupières
Tandis que les poissons dégorge leurs bijoux
Et que l'eau de la mer fait luire sur l'écume
Le visage d'un dieu qui nous crache au visage.*

(L'enfance de l'art)

Soirées d'ambre

*Soirées d'ambre
Vous avez pleuré
Votre pluie dernière*

*Coeur de flammes
Vous avez brûlé
La maison du roi*

*Chèvre d'or
Vous avez perdu
Vos poils de couleur*

*Flèches de sang
Vous avez troué
La peau du serpent*

*Paumes d'ombre
Vous avez tué
Le dernier poète
(vers 1935-37?)*

(sans titre)

*Une voix s'est mêlée à l'air que je respire
Un visage d'enfant s'est glissé sous mon bras
J'écoute je croyais entendre un bruit de pas
C'est l'ombre de ma main qui s'était mise à rire
C'est le cri de mes doigts quand ils veulent écrire.*

Tout reprendre...

*Tout reprendre et pleurer dans sa main délicate :
Il n'est d'autre raison que de rester un homme.
J'agenouille mon ombre et je l'oblige à dire
Tous les péchés commis par intention.*

*On chante à droite, on crie à gauche ; le silence
Descendra-t-il du ciel ou faudra-t-il monter
Jusqu'au faite des vents, le descendre de force
L'envelopper d'une eau si pure que les larmes
Tombent comme résine aux cils des arbres pins ?*

Jean GLINEUR - 24

*Femme, femme couchée, allongée, amincie,
Couverte, recouverte, adorée du sommeil,
Je dessine, de la pointe de mon regard,
Le plus soyeux remous de ton adolescence.*

*Un coq, une misère, une chaise tombée
Je compte sur mes doigts les années qu'il me reste
À vivre, la prairie où naguère ta voix
Menait un être pur à brouter le bonheur.*

*Chante encore, au-dessus du nuage sonore,
Où je vois ton image implorer l'avenir,
Toi qui le fais, toit que le redresse et l'ordonnes
Chante encore, et demain quand je t'aurai quittée
Dans mon oreille morte un tremblement dira
Le souvenir brûlant de l'amour qu'à nous deux
Nous avons déroulé comme un tapis de Perse.*

(deux poèmes d'après 1945)

Synthèse

La lecture nous en aura convaincu : Jean Glineur est un poète de l'amour et de la poésie. Sa voix profonde est un lyrisme retenu, habituellement clair malgré le jeu des images que la liberté du surréaliste a pu «dé-châîner». Mais cet amour n'est pas toujours triomphant; on y sent souvent certaine fêlure du coeur et jamais n'en disparaît le profond mystère. S'il clame quelquefois, non sans violence:

*Une joie me boxe et me terrasse,
au fond de moi saute à pieds joints.
Autour de ma planète gravite l'anneau de l'amour,
et je ne prends plus de plaisir
à faire l'école buissonnière de la vie,*

d'autres moments sont plus paisibles (Cf. l'extrait du **Carnet**) ou laissent pressentir la précarité de la vie. Les plus belles réussites du poète relèvent d'une atmosphère de transparence où, par de délicates notations physiques et psychiques, on sent l'angoisse existentielle braquée sur la peur de la mort :

*L'infirmière est en promenade
La neige qui lentement tombe
Recouvre le lit du malade
Il ne lui faudra pas de tombe
N'est-ce pas la plus belle mort
Rêver d'une mort étrange
Donne au malade un réconfort
Auquel la douceur se mélange
Il emporte dans une autre vie
Toutes les odeurs de sa chambre
La citronnelle et le gingembre
Et l'odeur de sa maladie*

*Qui plutôt qu'une odeur humaine
Est le parfum du bois d'ébène.*

Si comme l'affirmait Pierre Reverdy, une des grandes admirations de Glineur : **La conscience spécifie l'homme – le degré de conscience spécifie le poète. La poésie a toujours été et sera toujours le plus noble exutoire de la conscience en malaise dans l'homme au contact de la réalité, hostile à son rêve divin de plénitude, de bonheur et de liberté,** on comprend que l'extrême sensibilité de Glineur ait eu recours aux visions et entrevisions que lui offrait la liberté lyrique. La poésie est une question **vitale** et l'on ne s'étonnera pas de cette note trouvée dans ses papiers : **La poésie doit être humaine, mais suffisamment hautaine pour écarter les pédants.** Elle n'est ni mode, ni luxe. Et, qu'il s'agisse de décrypter les messages de l'inconscient ou d'analyser finement les nuances du coeur,

Que le poète pose ses regards dans son imagination, dans son sommeil, dans son âme, ou en tout autre endroit de lui-même ou des choses, c'est son affaire et non la nôtre ; seulement, de ce coup de canif dans le mystère, de cette lumineuse déchirure, nous aimons à être mis au courant.

La poésie est donc pour Glineur, comme elle fut pour Rimbaud et Cocteau, une activité d'ouverture, une **voyance**, l'approche parallèle et le **dévoilement** d'une réalité que la raison, les conventions, les sens ordinaires finissent par nous marquer, nous dérober :

Tu as vu le poème, souple et robuste. Un oeil y brille, et seuls quinze mots bougent, comme trois mains, dans une fine aurore. Tu compares son allure à celle d'un petit reptile, sa souplesse à l'excellent muscle humain. Il ne t'empêche pas de penser mais son efficace est tout autre : il te fait voir la réalité dans sa soeur jumelle.

C'est montrer combien les choses qui nous environnent et que nous ne connaissons plus que «machinalement» sont – en «réalité» –

surprenants, que la poésie fait « merveille ». Contrairement à la mécanique, qui use le réel, la poétique le renouvelle : une petite quantité de la matière délicate et fuyante des mots suffit à re-connaître la fraîcheur du monde. Loin de s'égarer dans la fantaisie, le poème restitue la vérité de tout ce qu'il touche, car, écrit Glineur

on ne peut efficacement être un grand passionné de poésie que si l'on est, au préalable, un grand passionné de vérité.

Au reste, l'instrument n'est pas commode ni trop bien connu de son utilisateur même. Le poème n'est pas qu'« un système de notations plus ou moins liées, plus ou moins cohérentes, mais un **tout** » équilibré, autonome, dont il importe d'abord « qu'il fonctionne ». Il ne faut donc pas que le travail conscient, ou technique, interrompe ou gêne le **mouvement** qui est la substance du poème. Et ce mouvement, interne, qui porte et entraîne le texte, qu'on ne peut réduire à la scansion des vers, il n'est aucune recette pour le faire naître ; l'analyse qu'on peut légitimement en faire, comme celle de la vie même, on ne pourra donc aller jusqu'à l'immobiliser, le tuer. Le poème, comme activité de vie, conserve une part d'irréductible. Le mystère. Prenons garde pourtant : il ne doit pas s'agir de confusion, d'obscurité voulue, de système hermétique, car le poème utilise, avec une vigoureuse franchise, non pas l'impropriété des termes, mais (...) la **surpropriété** des termes et il dénonce ainsi le vieillissement et l'appauvrissement de nos façons de dire et de sentir.

Tresser d'une autre façon la chevelure fatiguée des paroles, ce n'est pas une tâche impossible, mais seulement très difficile. Un jour, je mettrai la main sur une oeuvre de ce genre. Ce sera une oeuvre neigeuse. Il y aura des fentes de lumière et la pureté règnera en maîtresse de maison. L'esprit pourra risquer un oeil au gîte de la poésie mystérieuse.

À travers sa courbe ardente de poète, Jean Glineur a toujours veillé d'abord à cette **qualité** qui protège et identifie la poésie. Nulle prétention hautaine, nulle aristocratie à sa démarche. On peut faire « très

simplement... la poésie comme le reste» mais il ne faut pas la dépraver, la salir, la défigurer. Elle doit être et demeurer une arme de notre existence profonde :

je crois que la chose importante pour le poète en particulier est de réinventer la pureté de la conscience artistique et de rechercher ne fût-ce qu'un reflet des conditions d'innocence dont l'homme est déchu et semble déchoir chaque jour davantage.

Lorsque tant de sociétés, par des voies diverses, tendent à raboter et à dégrader l'homme, «la poésie nous est permise» comme un recours :

P o é s i e

*Votre roue tourne sous mon front,
Votre soleil est dans mon coeur.*

*Votre roue tourne dans mon coeur,
Votre soleil luit sur mon front.*

*Vous êtes la saveur de ma langue,
Vous êtes ma soeur en sommeil,
Vous êtes ma joue, ma paupière.*

*Vous dormez dans mes cils,
Vous brillez dans mes yeux,
Vous chantez dans mon sang.*

André Doms
Poète, traducteur